

L'or du matin

Olivier Renault

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renault, O. (2005). L'or du matin. *Moebius*, (107), 99–110.

OLIVIER RENAULT

L'or du matin

La plus belle, c'est celle du matin. Dorée, recouvrant les maisons de cette chaleur douce et légèrement onctueuse. L'or matinal de cette lumière gagne en intensité au contact des pierres couleur de miel. « Melita » : « miel » en latin, l'ancien nom de l'île. Le mieux est donc de se lever tôt pour se promener dans La Valette avant que la chaleur ne monte davantage et que les rues ne se remplissent : c'est à partir de neuf heures environ et jusqu'à treize heures que la ville est le plus animée. Envahie par les travailleurs et les consommateurs. Merchants Street ou Republic Street ne sont alors qu'une sorte de tapis ondulant de têtes qui monte et descend collines et vallons que tapissent ces rues rectilignes. Sur Merchants Street, on avance difficilement entre les étals, bousculé sans cesse au milieu des cris. On y trouve de tout : fruits, légumes, vêtements, radios, appareils ménagers, maillots de foot (surtout les clubs anglais et italiens). Nous prenons une rue parallèle pour tomber sur Republic Street, moins encombrée d'étals, mais tout aussi envahie par la foule. C'est une enfilade de magasins avec quelques cafés où les gens, debout sur le parvis, prenant un café, un Kinnie ou une bière, hèlent les connaissances passant devant eux.

Je vais flâner un peu à la librairie Sapienzas, feuilleter quelques bouquins sur l'histoire de Malte, regarder sans les comprendre les caractères maltais de recueils de poésie, évaluer la qualité du fonds : voyons s'ils ont du Faulkner, du Pynchon... Je suis surpris et content de trouver un exemplaire de *Femmes* de Sollers en français. Je m'offre un recueil de nouvelles maltaises traduit en anglais et hop ! de retour dans la foule. Je retrouve Xemxija¹ : nous devons rejoindre

un ami, surnommé Gigi, ancienne star du football maltais, avant-centre de la sélection nationale. Un peu avant d'arriver au Café Cordina, il nous interpelle de l'autre côté de la rue. Il est entouré de quelques connaissances, nous présente à tout ce beau monde et paie une tournée. Son téléphone portable n'arrête pas de sonner. Il paie une seconde tournée. Moi, je regarde les filles passer dans la rue, les hommes d'affaires pressés, les touristes à la peau un peu trop rouge.

Puis Gigi nous dit : « Les enfants, je dois retourner un peu au travail. Vous avez des courses à faire, je crois ? On pourrait se retrouver à treize heures au café à côté de mon bureau, ça vous dit ? » « Bien sûr ! » On a du temps devant nous, on peut en profiter.

Avec Xemxija, nous descendons et montons les rues sans ordre préétabli, mais obéissant sans doute à quelque complexe et inconsciente impulsion. Au détour de presque chaque rue, une tache d'un bleu vif strié de blanc apparaît : la mer. On pourrait, par bouffées, se croire à Marseille ou à San Francisco. Il faut dire que la ville avance dans un immense port naturel telle une pointe entre les pinces d'un crabe. À droite, à gauche, en face : une trouée dans l'architecture et c'est la grande bleue.

La Valette a été fondée après le grand siège de Malte par les Turcs, en 1565, et en devint la capitale dès 1570. Le siège de Malte a été une horreur absolue, un de ces moments où l'on bascule dans l'atrocité, une charnière où se joue l'histoire d'une partie du monde. Six ans avant la fameuse bataille de Lépante (1571), ce fut la grande défaite de Soliman le Magnifique². Pourtant, les troupes menées par Dragut, Piali et Mustapha Pacha, supérieures en nombre³, devaient prendre l'île en une semaine, d'après leurs ingénieurs. En fait, ils quittèrent Malte défaits, humiliés, en désordre, quelque quatre mois plus tard. Siège épouvantable qui vit l'horreur monter d'un cran, mais qui sauva l'Europe du péril turc. Les Maltais natifs et les troupes des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (le fameux Ordre dit de Malte), menés par le sieur de La Valette, durent se débrouiller quasiment seuls, les royaumes d'Europe ne

trouvant pas utile d'investir troupes, armes et argent dans une si petite île qu'ils croyaient eux aussi voir chuter en quelques jours.

Le Siège fut donc la première grande victoire maltaise, dont les traces sont toujours perceptibles dans la pierre et les esprits. La seconde fut de résister pendant deux ans et demi au pilonnage quotidien des bombardements fascistes puis nazis. L'épisode est moins connu que le fameux bombardement de Londres. Mais, comme pour l'Angleterre, les Allemands ne sont jamais entrés dans l'île – malédiction insulaire ? ; malgré leur puissance, ils n'ont jamais investi ce petit archipel rocheux hautement stratégique. Tous les pays ne peuvent en dire autant...

À l'époque du Siège, la ville de La Valette n'existait pas. Le cap sur lequel elle est maintenant construite n'était alors qu'un promontoire appelé mont Sciberras, au bout duquel une forteresse – toujours présente –, le fort Saint-Elme, gardait l'entrée du port. Les Turcs s'installèrent sur ce cap, isolant la forteresse et contrôlant le port. Mais alors qu'elle devait être prise en quelques jours, la forteresse résista un mois. Après la déroute finale des Turcs et leur départ, le Grand Maître de l'Ordre, Jean Parisot de La Valette, décida de fonder une nouvelle capitale – puisque Birgù (maintenant Vittoriosa) était presque complètement détruite. Le projet fut confié à l'architecte militaire du pape Pie IV, Francesco Laparelli, et Girolamo Cassar devint son assistant. Sur cette roche, ils construisirent une ville élégante et pratique. Les rues sont généralement étroites pour procurer de l'ombre et de la fraîcheur, rectilignes pour que la brise marine puisse s'y engouffrer aisément et chasser les pestilences possibles.

Le paradoxe est que La Valette est une ville quadrillée – comme Montréal, disons – mais baroque. Plus subtile, plus fine, plus fuyante que l'occupation des sols pourrait le faire croire. L'or rutilant, le miel des surfaces enchante nos yeux sans révéler la part de mystère, d'ombre, de contradictions, de paradoxes en acte.

Plusieurs fois Xemxija se fait héler par des commerçants sur le pas de leur porte, des gens qu'elle n'a pas vus

parfois depuis quelques années et qui, l'ayant reconnue, lui demandent des nouvelles. Elle va les saluer, j'en profite pour prendre des notes. Puis elle revient, me raconte une anecdote ou deux, m'établit les liens de parenté entre tel et tel.

— On s'arrête au Cordina ? En terrasse ? Mais avant, viens voir l'intérieur.

Il fait bien sombre à l'intérieur. Et frais, bien sûr. On dirait un compromis entre un café italien et un viennois. Comptoir de marbre, vitrine à pâtisseries, percolateur rutilant, mais aussi les fauteuils sombres et confortables, une tonalité de brun foncé et vert bouteille dans le mobilier alors que le crème règne sur les murs ornés de fresques historiques. Xem prend un Kinnie et de petits chaussons au fromage, d'autres aux pois. Spécialités maltaises. Je préfère aux pois. Je prends une bière et nous sortons en terrasse. Nous profitons de la splendeur du temps. Dans le ciel d'un bleu profond, l'on devine parfois, en regardant bien, des touches violettes. Parasols rouges, jaunes. Dames âgées disant du mal de leur prochaine avec beaucoup de dignité. Couples de touristes nordiques, t-shirts bariolés, shorts longs, sandales allemandes et banane à la ceinture, vérifiant les tarifs et feuilletant leur guide *Tout Malte en un week-end*. Un couple, fin trentaine : lui plutôt beau, cheveu gominé, chemise très blanche amidonnée, verres fumés, manifestement ailleurs, songeant sans doute à sa maîtresse, irritable ; elle encore jolie mais hésitant entre l'embonpoint dépressif ou céder à la séduction d'un autre homme, mais voilà, c'est compliqué, elle parle à son homme qui ne l'écoute pas, qui joue nerveusement avec son portable et lui lâche de temps à autre une onomatopée. Des gamins échappent à l'attention de leurs parents en poussant des cris et tourbillonnant autour des tables. Voilà, on pourrait être ailleurs, à Venise, à Paris, n'importe où, mais il suffit de lever les yeux pour que l'architecture nous rappelle que nous sommes bien sur l'archipel maltais, dans sa capitale si particulière, « ville de poudre et d'encens », dit-on parfois d'elle. Bastion militaire, ville pieuse, mais aussi cité galante... Élégance de ce calcaire jaune, de ces balcons fermés comme

autant de petites cabanes, et dont les fenêtres, lorsque entrouvertes, permettent toutes les indiscretions, les espionnages feutrés, et de prendre le frais sans être remarqué.

Pendant que Xemxija appelle sa sœur, je rêve à l'histoire de la ville. Le Siège, fondateur, qui a tant marqué les esprits. Aujourd'hui encore, on raconte un tas d'histoires de fantômes turcs hantant la ville, remontant des grottes et souterrains, habitant les maisons avec les petites vieilles : c'est ici qu'ils sont morts, c'est ici que vivent ces ombres, cohabitant plus ou moins pacifiquement avec leurs vainqueurs de chair. Je pense aussi au Caravage qui a passé quelque temps sur l'île. Accusé d'avoir tué, au cours d'une rixe, le 28 mai 1606, un certain Tomasi et donc condamné à mort, il se voit contraint de fuir Rome. Il va d'abord à Naples, puis s'embarque pour Malte où il arrive en juillet 1607. Le grand maître Alof de Wignacourt en fait son protégé, à condition qu'il ne peigne plus que pour l'ordre. Caravage sera même nommé, l'année suivante, « chevalier de Grâce de l'Ordre de Malte ». On peut voir, au Louvre, un des tableaux qu'il a peints sur l'île. C'est un portrait en pied d'Alof, en armure, servi par un page aux cheveux très courts qui regarde le spectateur.

Xemxija me demande ce que j'ai envie de faire, nous avons une heure environ devant nous.

— J'aimerais bien aller voir les Caravage à la cathédrale.

— Tout de suite ? Après tout, pourquoi pas. C'est à cinq minutes. On va essayer de passer par-devant.

On arrive devant la cathédrale Saint-Jean. La cocathédrale, plutôt, puisqu'elle se partage la vieille cité aristocrate avec Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Médina. La façade est massive, banale, sans attrait. On veut entrer, un garde et un bedeau nous l'interdisent. Il faut passer sur le côté, comme les touristes. « Mais je ne suis pas une touriste ! Je suis venue avec mon copain pour prier devant le Caravage ! » Les deux lascars sont inflexibles. Xemxija a bien envie de taper le scandale pour les emmerder. Elle connaît du monde, un coup de fil et les mecs ramperont pour la faire entrer ! Mais je l'en dissuade, la queue n'est pas trop longue. Elle se sent

humiliée par cette domination touristique où les habitants ne peuvent même pas entrer dans une église tranquillement. « Même à Paris, à Notre-Dame, on a le droit d'entrer librement. Pourquoi pas chez moi ? » Je la calme un peu, lui disant que Venise aussi a bien changé là-dessus. La dernière fois que j'ai voulu aller voir *L'assomption* du Titien, il fallait faire la queue et payer. « Oui, mais on n'est pas à Venise, tu comprends, ici ils sont corrompus, je les ai assez vus faire. Spéculation immobilière, tourisme, politique, tout ça est pourri. Une de mes grandes hontes, tu sais, est d'avoir vu inscrit, au-dessous du nom de l'*Erika* coulant à pic, le nom de ma ville, Valletta. Humiliation totale ! Tout ce que l'on sait apporter au monde, ce sont des bateaux pourris qui polluent les plages bretonnes ! Et on veut me faire payer pour entrer dans ma cathédrale ! »

Je lui parlerai de la corruption vénitienne une autre fois. J'ai des témoignages... Mais inutile d'en rajouter.

Une fois à l'intérieur, elle se calme un peu. Fraîcheur des marbres, splendeur des sols, dallage de tombes, nous marcherons sur la mort qui nous marchera dessus un jour. Il y a un sens pour la visite, mais nous filons directement vers l'oratoire. « S'il y en a un qui m'emmerde, je le cogne ! » Une fille de La Valette, pour sûr, et des quartiers durs, j'en reparlerai... Après tout, elle est en phase avec le Caravage, ce génial garçon querelleur et canaille. Son poète français préféré ? Villon, qu'elle m'a répondu sans attendre, à bon entendre...

On a bien fait d'insister. Dans l'oratoire, la lumière est tamisée. Au fond, l'immense tableau de la *Décollation de saint Jean-Baptiste*. Chef-d'œuvre absolu. Vastes dimensions. Le plus grand, je crois, du Lombard. Il l'aurait offert à l'Ordre en remerciement de son entrée, le 14 juillet 1608. L'arrière-plan du tableau est sombre, comme presque toujours chez lui. On distingue toutefois une vaste porte formée de barreaux, puis à la droite du tableau, une fenêtre grillagée où deux personnages se penchent sur l'horreur se déroulant sous leurs yeux – et les nôtres depuis bientôt quatre siècles. Le Baptiste vient de se faire trancher la tête, en plein centre du tableau. Il a bien sûr une tête de Christ,

qui tient par quelques filaments au reste du corps. C'est pourquoi son bourreau, presque nu, ayant déposé l'épée, tire de son dos et sa ceinture un couteau pour achever la décollation. Son corps est lumineux, doré, les muscles tendus, et l'on devine l'artisan horriblement précis alors qu'il empoigne la chevelure du Baptiste. À sa droite, un homme au manteau bleu, crâne luisant, pointe un doigt autoritaire vers une cuvette dorée – destinée à recevoir la tête du Baptiste – que tient une jeune servante. Entre eux, une dame âgée se tient la tête à deux mains, horrifiée, mais fixant la scène.

Tout cela baigne dans une lumière somptueuse, riche, chaude. Comme souvent avec le Caravage, l'horreur est placée en oxymore, peinte avec des effets qui siérait à la volupté. D'où le surcroît d'intensité, la surmultiplication de l'effet.

Après quelques minutes, je distingue certains détails : ces deux cordes qui pendent, dans la partie droite du tableau, devaient visiblement servir à lier le prisonnier. Ou ce serpent tête dressée qui apparaît dans le prolongement de la cape rouge vif du Baptiste. Et ce filet de sang qui s'écoule du col de la victime, sang dans lequel le Caravage a signé son nom. Cette signature n'est pas anodine : il semblerait que ce soit le seul tableau signé du génie lombard...

Nous nous regardons, Xemxija et moi, émus. Elle me dit :

— Tu sais, c'est devant ce tableau que les chevaliers passaient leur dernière nuit de laïcs, avant de prononcer leurs vœux.

Méditation et prière devant le Caravage.

— Ah bon ? Enterrement de vie de garçon avec le plus mauvais garçon, drôle de paradoxe.

— Ils ne passaient pas leur dernière nuit avec lui, mais avec son œuvre. J'ai lu un roman sur le Caravage et, juste avant qu'il ne fasse s'embarquer le peintre pour Malte, l'auteur le fait dialoguer avec un autre coquin, un autre meurtrier même, mais prince, celui-là : Gesualdo. Eh bien, Gesualdo s'énerve contre le Caravage parce que ce dernier lui tient des propos qu'il juge banals, communs, quant au

rapport entre son crime et ses œuvres. Gesualdo, prince de Venosa, ne supporte pas que Caravage lui dise, comme le commun des mortels, que son art a su puiser dans la tragédie de sa vie. Il a commencé à composer bien avant d'avoir assassiné son épouse adultère, la belle Maria d'Avalos et son amant le duc d'Andria, et ne saurait supporter le moindre lien entre l'acte ponctuel et cette pratique. Plus encore, il élabore une théorie sur saint Martin, comme quoi, à Naples, on ne le vénère pas pour avoir partagé la moitié de son manteau avec un pauvre – la moitié, c'est trop radin – mais en tant que *cornuto contento*, mari complaisant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que l'auteur veut dire, plutôt. C'est que Martin est rentré un jour plus tôt d'un voyage en Calabre, et a trouvé sa femme au lit avec un homme. Il a bien pensé à les tuer, mais en fait, ce genre de mœurs est bon pour les Espagnols, pas pour les vrais Napolitains qui se considèrent comme grecs, donc pas jaloux.

— Ah bon ? Moi, j'ai connu une Grecque, et je peux t'assurer...

— Il s'agit de la Grèce antique qui, d'après l'auteur, ignorait la fidélité comme la jalousie, et ne ridiculisait que Junon, la jalouse. Moi, je n'en sais rien, je te raconte ce que j'ai lu. Les Grecs d'aujourd'hui, je crois que c'est autre chose.

— C'est curieux, je ne me souviens pas de cette version chez Jacques de Voragine.

— Et pour cause, non ?

— Tu as raison. Et puis, je ne connais pas les Napolitains.

— Oui, mais moi je les connais. Je connais bien Naples, la Sicile – ce sont nos voisins, non ? –, et je les aime bien. Mais je ne suis pas sûre que cet écrivain ait raison, pour la jalousie... Même si les Napolitains ont une mentalité différente. Il faudra que je t'y emmène un de ces jours...

— Quand tu veux... Et saint Jérôme ?

— Là, je n'ai rien de particulier à te dire. Allons le voir.

Beaucoup plus petit, le tableau fait face à la *Décolation*. Nous examinons sa structure en triangle, encore ce rouge caravagesque, qui est aussi sa couleur à lui, Jérôme, un de ses attributs, avec le livre, le lion et le crâne. Avant de sortir de l'oratoire, je lève les yeux et j'examine les caissons qui ornent le plafond, il y a là un petit côté Versailles. Heureuse pénombre.

Nous sortons, et Xemxija lâche en sortant au bedeau et au gardien quelques commentaires bien sentis. Sacrée fille de La Valette... Allons rejoindre Gigi.

*

Nous y sommes à treize heures. Présentations rapides. Nous sommes à peine assis que déjà les bières arrivent. On trinque. C'est bruyant et sympathique. Sur l'écran géant, des nouvelles du sport en italien. Parfois l'un des amis de Gigi se tourne vers moi et me demande en anglais mon avis sur tel ou tel joueur : ça nous fait un sujet de conversation. Malgré les récentes contre-performances de l'équipe de France, ils prennent au sérieux les joueurs français, et ne tarissent pas d'éloges sur Zidane, Henry et Trézéguet. Arrive une autre tournée. Entre un drôle d'énergumène qui s'adresse directement à moi en maltais. On me traduit qu'il affirme m'avoir vu dans un film hier soir. Je réponds que ça me paraît difficile mais il s'est déjà tourné vers quelqu'un d'autre. Puis il pousse un cri en sautant sur place : quelqu'un l'a touché aux côtes. Tout le monde rit. On me dit qu'il est extrêmement chatouilleux, et qu'il suffit de le frôler pour qu'il saute ainsi en criant. Le garçon passe derrière lui en le touchant, nouveau sursaut, nouveau cri, nouveaux rires. Puis il vient s'asseoir près de moi en me demandant si je suis italien, on lui répond que je suis français, mais il s'est déjà tourné de l'autre côté pour s'assurer qu'on ne vienne pas le chatouiller par-derrière. Il discute avec Gigi mais au moindre de mes gestes, il bondit et esquisse un geste d'effroi, puis pousse un gloussement assez comique. Xemxija est pliée en deux.

— C'est un fameux phénomène, tu sais. Un vrai personnage, comme tu en trouves à La Valette. J'en connais quelques-uns comme ça. En fait, je devrais te les présenter.

Le guignol continue ainsi un moment. Une nouvelle tournée arrive, Xem proteste : « Nous allons être bourrés ! » Mais on ne peut pas refuser et d'ailleurs les bières sont déjà ouvertes. D'autres copains arrivent, chacun tient à payer sa tournée, c'est la coutume, le vertige continue. Délicieuse ivresse du midi. Les rires fusent, je ne suis pas sûr que l'on sache très bien où l'on en est dans les comptes, mais visiblement ça n'a aucune importance.

Nous restons ici, pris dans ce délicieux guet-apens.

Puis Gigi donne le signal du départ : allons déjeuner, on doit nous attendre. Nous prenons la voiture et descendons du côté du grand port, à partir de la Lower Barraca, le long du rideau Castillan, jusqu'à la Upper Barraca, là où nous sommes invités à une dégustation de vins dans deux ou trois jours. Près de la vieille douane, nous voyons à quai un immense bâtiment de guerre américain. Nous plongeons pour ainsi dire dessus, puis longeons le périmètre de son débarcadère placé sous très haute surveillance. Impressionnant. Il fait bien plusieurs immeubles.

Gigi me dit : « Quand j'étais petit, il y en avait plein, des bateaux comme ça. Des bateaux de guerre, surtout, il y avait la marine américaine et la marine anglaise, bien sûr. Maintenant, c'est rare. »

Xemxija me renseigne sur le départ des Anglais, décidé en 1964 où, pour la première fois depuis des siècles, ce petit archipel rocailleux perdu dans la Méditerranée, occupé par les Phéniciens, les Arabes, les Normands, les Turcs, les chevaliers de l'Ordre, les Français puis les Anglais, obtint enfin sa souveraineté⁴. Dix ans plus tard, Malte devenait une république⁵. Pendant ce temps la voiture file. À un virage apparaît une somptueuse église baroque, chargée d'ampoules électriques comme on le fait au Canada à Noël, masse pierreuse et religieuse contrastant avec les mâts blancs et les bateaux bariolés de la marina qu'elle domine. Curieux effet. Je me retourne pour voir derrière moi un immense ferry appelé Calypso. « C'en est un qui faisait la

liaison entre l'île et Gozo », dit Xem. Je me souviens alors que l'autre bateau nommé Calypso, celui du commandant Cousteau, venait précisément de Malte... Je songe à la nymphe, à Homère, et avant même que j'aie pu lui poser ma question, Xem me souffle : « Ne t'inquiète pas, on ira voir la grotte de Calypso, à Gozo. Peut-être demain ? » Ma nymphe à moi sait aussi s'occuper de mes plaisirs...

¹ Prononcez : « tchemtchia ».

² Avec l'échec du Siège de Vienne, en 1529. Mais la défaite de Malte, contrairement à Vienne, sonna le début de la fin pour Soliman.

³ Les estimations divergent. Catherine Desportes, dans *Le Siège de Malte. La grande défaite de Soliman le Magnifique* (Paris, Perrin, 1999), avance à quarante mille le nombre d'hommes « bien entraînés » qui forment l'armée turque.

⁴ Le 21 septembre 1964.

⁵ Le 13 décembre 1974.

